

Grèves pour le climat: l'an 01?

Chaque vendredi, des milliers de jeunes défilent dans les rues pour dénoncer l'inaction des gouvernements et des dirigeants du monde entier sur le dérèglement climatique. Mais le mouvement entend aller plus loin ; et s'essayer à de nouvelles stratégies et « formes de radicalité ».*

Nicolas HAERINGER, chargé de campagne de l'organisation non gouvernementale 350.org

A la fin de l'été 2018, Greta Thunberg, adolescente suédoise alors âgée de 15 ans, lançait à Stockholm ce qui allait devenir un mouvement mondial et spontané de grèves pour le climat. Le 20 août, elle décidait de ne pas aller à l'école. A la place, elle se rendit devant le Parlement, munie d'une pancarte « Grève de l'école pour le climat », annonçant sa volonté de réitérer son action chaque semaine.

En décembre 2018, depuis les couloirs du sommet de l'ONU sur le climat (la COP 24), à Katowice (Pologne), Greta Thunberg lançait un appel à « mondialiser » les grèves et appelait les jeunes du monde entier à la rejoindre chaque vendredi.

Rapidement, en Australie, en Belgique, en Suisse, en Allemagne, au Canada et désormais en France et partout dans le monde (de Fidji à la Colombie, en passant par Hong-Kong, les Philippines, l'Afrique du Sud, l'Ouganda, le Nigeria et les Etats-Unis), des dizaines de milliers de collégiens, lycéens et étudiants participent à ce mouvement mondial des grèves pour le climat. En France notamment, le personnel enseignant a appelé à rejoindre la dynamique. Ailleurs, ce sont des climatologues qui l'ont fait, ou, à certaines occasions, des organisations syndicales.

Ces mobilisations du vendredi sont inédites car il ne s'agit pas de grèves classiques : les revendications ne portent ni sur les conditions de travail du personnel enseignant, ni sur telle ou telle réforme du bac, de l'accès à l'enseignement supérieur, ni sur un contrat « première embauche » ou tel point de réforme des programmes scolaires.

L'affirmation du refus de faire « comme si »

Le point de départ de ces mobilisations est l'affirmation d'un refus. Celui de continuer à faire « comme si ». A quoi bon continuer à étudier, à travailler, à enseigner, à apprendre, à aimer, à créer, à s'entraider, à jouer, etc., « comme si » tout allait bien ; comme si les adultes avaient pris la pleine mesure des problèmes et défis que pose le réchauffement climatique ; comme si l'avenir s'annonçait rose ; comme si cela valait la peine d'apprendre sans rien changer, pour finir par vivre dans un monde dévasté. Par

leur mouvement de grèves pour le climat, les jeunes générations interpellent les adultes et nous demandent, à notre tour, de cesser de faire semblant. Il n'y a là nulle résignation mais la prise de conscience que nous contribuons à reproduire un système qui nous conduit droit dans un mur.

Le film *L'an 01*⁽¹⁾, en 1973, raconte l'histoire d'une sécession : Cabu, Cavanna, Miou-Miou ou encore Coluche y campent des personnages qui décident de cesser de participer à la reproduction de l'économie de marché : « On arrête tout ». D'une certaine manière, les grèves pour le climat s'inscrivent dans cette logique : faire sécession, refuser de coopérer à un système apparaît aux jeunes du monde entier comme la seule attitude raisonnable.

Il ne s'agit pour autant pas d'un énième avatar d'un appel au changement par les petits gestes quotidiens : nous devons cesser de coopérer, certes, à la reproduction permanente de ce système, mais autour de demandes aussi simples que radicales : laisser les combustibles fossiles dans le sol, et réduire notre empreinte. Le faire ici et maintenant, sans attendre qu'un homme providentiel le fasse à notre place, comme l'expliquait Greta Thunberg, au Forum de Davos, en janvier 2018 : « *Les adultes répètent sans cesse qu'ils ont une dette envers les jeunes, qu'il faut leur donner de l'espoir. Mais je ne veux pas de votre espoir. Je ne veux pas que vous soyez plein d'espoir. Je veux que vous paniquiez. Je veux que vous ressentiez la peur que je ressens tous les jours. Et je veux que vous agissiez.* »

La puissance de ce mouvement spontané réside notamment dans sa capacité à proposer une tactique simple, répliquable à l'infini : en se réunissant chaque vendredi, les collégiens, lycéens et étudiants cessent de penser et d'agir comme des individus, pour s'organiser collectivement. Ce passage au collectif est une étape décisive pour sortir du sentiment d'impuissance, face à un problème aussi vaste et complexe que le réchauffement climatique, et c'est un geste d'une maturité incroyable, qui rompt clairement

* Cet article a été rédigé en juillet 2019.

(1) De Jacques Doillon, Alain Resnais et Jean Rouch.



© LEONHARD LENZ, LICENCE CC

Greta Thunberg (au centre) : « Les adultes répètent sans cesse qu'ils ont une dette envers les jeunes, qu'il faut leur donner de l'espoir. Mais je ne veux pas de votre espoir. Je ne veux pas que vous soyez plein d'espoir. Je veux que vous paniquiez. Je veux que vous ressentiez la peur que je ressens tous les jours. Et je veux que vous agissiez. »

avec les petits pas individuels et ses limites. Ce que les grèves pour le climat nous disent, c'est qu'il est plus indispensable que jamais d'aller plus loin dans l'organisation collective. S'adressant aux grands patrons, depuis Davos, Greta Thunberg constatait ainsi : « Certains disent qu'il ne faut pas prendre la voie de l'activisme, que nous devrions laisser cela aux politiciens et juste voter pour des changements. Mais que faire quand il n'y a pas de volonté politique ? Quand les politiques nécessaires ne sont mises en œuvre nulle part ? »

Nous devons donc passer à tout autre chose.

Proposer quelque chose de radicalement différent

Il y a là une candeur stratégique formidable, qui doit également interpeller les militantes et militants. Pendant des années, ceux de ma génération ont poussé le mouvement pour la justice climatique. Nous avons eu notre part de succès, mais que des succès partiels, et ne gagnons pas assez vite. Or, en matière climatique, les victoires lentes et partielles ne sont malheureusement rien d'autre qu'une forme de défaite. Nous devons désormais apprendre à suivre cet élan, sans chercher à en prendre le contrôle (pour toutes celles et ceux qui seraient tentés de le faire,

dirigeantes ou dirigeants politiques, ONG, personnes influentes...) : « *Le changement est en cours, que vous le vouliez ou non* », déclarait Greta Thunberg lors de la dernière conférence de l'ONU sur le climat.

Bien sûr, l'épreuve de la durée sera décisive. La question est donc de savoir ce que nous pouvons faire en tant qu'adultes, pour nous assurer que ce mouvement ne se brise pas. Il ne s'agit pas unique-

« La puissance de ce mouvement spontané réside dans sa capacité à proposer une tactique simple, répliquable à l'infini : en se réunissant chaque vendredi, les jeunes cessent de penser et d'agir comme des individus. Ce passage au collectif est une étape décisive pour sortir du sentiment d'impuissance, face à un problème aussi vaste et complexe que le réchauffement climatique. »

ment de s'en saisir en se demandant comment nous pouvons agir pour soutenir concrètement les grèves pour le climat, face aux risques que prennent les jeunes en quittant leurs établissements scolaires, en amplifiant leurs revendications ou en s'assurant que le climat soit intégré plus directement aux parcours pédagogiques. Suivre l'élan en cours implique également de revoir profondément nos propres stratégies et réfléchir à la manière dont nous pouvons, à notre tour, renouveler les formes que prennent les mobilisations pour le climat.

Des stratégies à revoir et à inventer

Plusieurs pistes peuvent être explorées. A l'évidence, faire toute leur place aux jeunes dans les espaces de discussion et d'élaboration stratégique est indispensable, pour qu'ils et elles soient le cœur réel du mouvement (en cherchant toujours à élargir la base au-delà de la jeunesse qui a le « privilège » de pouvoir manquer l'école). Car l'élan actuel est, par un effet de miroir, une critique acerbe des échecs des mobilisations pour le climat des dernières décennies. Bien sûr, si les dirigeantes et dirigeants du monde entier avaient pris la mesure du problème, nul jeune n'aurait besoin de faire grève. Mais c'est aussi parce que les mobilisations des grandes ONG n'ont pas été à la hauteur de l'enjeu.

Il est donc impératif de revoir nos propres stratégies. Une manière de le faire est d'explorer de nouvelles formes de radicalité, étant entendu que pour un collégien ou collégienne ou lycéen ou lycéenne, faire grève pour le climat est un acte de désobéissance civile radical : il est, pour eux, interdit de faire grève, et les administrations ont pu faire de cinglants rappels à l'ordre⁽²⁾. Multiplier les actions de blocage d'infrastructures fossiles constitue une évidente réponse. Mais, plus généralement, il importe de trouver des formes de « gradation » (ou d'escalade, pour reprendre le terme anglo-saxon), en évitant de tomber dans le piège classique qui consiste à confronter gradation et désobéissance civile avec confrontation virile avec la police. Les rapprochements (enfin !) en cours entre mouvement pour le climat et « gilets jaunes » sont, en France, une autre voie à explorer.

La mobilisation au quotidien, enjeu de taille

La mobilisation au quotidien est l'un des plus grands défis qui se pose au mouvement pour le climat. En effet, dès lors que nous entendons pratiquer la « désobéissance climatique » de masse, nous prenons des bus ou des trains pour occuper des mines de charbon, bloquer des sommets du pétrole ou des terminaux

pétroliers et gaziers. Nous ne mobilisons que trop rarement là où nous vivons. Le tour Alternatiba est une des tentatives les plus marquantes d'y répondre, mais il est par nature éphémère. Bien sûr, nous savons occuper des agences bancaires, des sièges d'institutions, des musées, organiser des sit-ins... également éphémères. Il ne s'agit pas de décalquer le répertoire d'action des « gilets jaunes » et d'occuper les ronds-points pour y porter des revendications liées au climat – bon nombre de « gilets jaunes » le font, d'ailleurs. Ce que ce déplacement implique, c'est d'être en mesure de mobiliser à partir de l'expérience que nous faisons du réchauffement climatique, de l'effondrement de la biodiversité, etc. : occuper un rond-point fonctionne car c'est l'un des lieux où l'on fait l'expérience que nous n'avons plus le contrôle de nos vies. La force du lieu vient de l'expérience qui y est associée, et c'est ce qui manque cruellement au mouvement pour le climat français : des lieux où nous faisons l'expérience du dérèglement climatique et à partir desquels nous pensons pouvoir nous organiser et renverser le cours des choses. En proposant des mobilisations régulières, devant les écoles, collèges et lycées et sur de nombreuses places publiques, les grèves pour le climat sont une première amorce de réponse à ce défi.

Le décalage entre les paroles et les actes

Lors d'une discussion sur « l'effondrement », organisée en août 2018 à l'université des mouvements sociaux, à Grenoble, Tazio Müller, activiste allemand impliqué dans l'organisation des blocages des mines de charbon, expliquait : « *Nous devons mettre nos actions à la même hauteur que nos discours, et dans nos actes la même intensité que dans nos paroles. Nous ne pouvons pas dire d'un côté que nous n'avons plus que quelques années pour éviter la catastrophe et, de l'autre, faire campagne pour demander à un constructeur automobile de ne plus fabriquer que des véhicules électriques.* »

La vigueur, jusque parfois dans la violence (quoiqu'on en pense), de la mobilisation des « gilets jaunes », est une réponse directe au sentiment d'urgence sociale profond qui en est le ciment. Le défi, pour le mouvement pour le climat, est de parvenir à mettre une intensité équivalente : nous ne pouvons continuer à dire que nous n'avons plus que trois ans pour agir et nous contenter de petites victoires. Nous devons parvenir à faire preuve de plus d'ambition, tout en tirant partie de notre capacité à inscrire nos mobilisations dans la durée : dans des campagnes, dans un ensemble coordonné et gradué de tactiques et de journées d'actions, structurées autour d'objectifs intermédiaires précis et atteignables.

Car nous, adultes, ne pouvons pas continuer plus longtemps à lutter « comme si » nous étions en train de gagner, « comme si » nous étions en train de construire un futur juste et soutenable. C'est le sens de l'appel lancé par Greta Thunberg et des grévistes du climat du monde entier, lesquels demandent aux adultes de cesser de « s'émerveiller » face aux mobilisations de la jeunesse, mais de les rejoindre activement. Date est prise pour le 20 septembre, qui devrait rassembler des millions de personnes partout dans le monde, pour sonner l'alarme de l'urgence climatique. ●

**« La force du lieu vient de l'expérience
qui y est associée, et c'est ce qui manque
cruellement au mouvement pour le climat
français : des lieux où nous faisons l'expérience
du dérèglement climatique,
de l'effondrement de la biodiversité, et à partir
desquels nous pensons pouvoir nous organiser
et renverser le cours des choses. »**

(2) Dans certains pays, via des menaces directes de ministres de l'Education envers les jeunes grévistes.